

Le film a été présenté à la séance du 12/10/46 à Paris. H. Engelhard

Reforme 12/10-46

## L'Écran

# LA SYMPHONIE PASTORALE

**V**oici donc, présentée à Paris et tombée dans le domaine du grand public, cette œuvre qui a fait l'objet de toutes les conversations au Festival de Cannes et de nombreux commentaires en France et à l'étranger. Même si elle ne nous arrivait précédée d'une telle renommée, elle mériterait notre attention, car porter à l'écran, c'est-à-dire en quelque sorte vulgariser une œuvre d'André Gide dont l'inspiration est donc protestante à l'origine, était une aventure dont l'issue ne peut aujourd'hui nous laisser indifférent. Cette abondance de commentaires, cette grande réputation, ces débats passionnés dont s'est enrichie déjà la *Symphonie pastorale* auront pour conséquence une très large diffusion de ce film; d'ici quelques mois plusieurs millions de Français et combien d'étrangers auront vu cette œuvre et l'auront jugée. C'est une raison de plus pour nous y intéresser.

Disons tout de suite que le film de Jean Delannoy est une des plus surprenantes merveilles que l'art du cinéma nous ait jamais offertes.

Pour la première fois on commence à entrevoir les possibilités infinies du cinéma et la *Symphonie pastorale* ouvre la porte à toute une série de films aussi ambitieux.

On ne dira jamais assez qu'une réalisation comme celle-là marque un des sommets de l'art cinématographique français.

Nous avons vu souvent de magnifiques images ici et là, au cours d'un film ou d'un autre, mais jamais une photographie aussi continuellement parfaite. Il n'est pas une seule de ces vues qui soit seulement quelconque.

Ce n'est qu'un élément de la qualité d'un film mais il est important. Et sur ce point personne ne pourrait rester insensible à la saisissante beauté de l'œuvre.

Ajoutons que la mise en scène est d'une intelligence, dans ses moindres détails, qu'on n'a peut-être jamais égalée à l'écran.

Certes il ne nous est pas indifférent que tant de soins aient été apportés à l'esthétique, mais dans ce cas particulier il nous importe bien davantage d'apprécier l'adaptation du roman d'André Gide, de savoir en quels termes la pensée de l'auteur a été traduite, et dans quelle mesure respectée.

Rappelons le sujet du livre, dont le scénario s'écarte sensiblement. Nous verrons ensuite en quoi.

Dans un village de montagne, un pasteur, chef de famille, est amené à recueillir parmi les siens un enfant aveugle que la mort d'une grand-mère a laissée seule, un enfant qui n'a jamais reçu le moindre rudiment de civilisation et qui, par son infirmité, est totalement dépendant de celui qui l'a sauvé. Cette dépendance est la joie secrète du pasteur, joie qui passe toute autre joie, celle, en particulier, qu'il pourrait retirer de sa famille ou de son ministère. Mais son acte de charité n'est d'ailleurs pour lui qu'un des actes de son ministère, qui va se nuancer insensiblement en une œuvre purement humaine, à mesure que le jeune fille sortira de sa condition primitive pour devenir, non pas seule-

ment semblable aux autres, mais plus parfaite que tous. La charité originelle du pasteur évolue ainsi peu à peu et va se transformer en un amour charnel, exclusif et dominateur. A son fils Jacques qui aime, lui aussi, la jeune aveugle, le pasteur Martins dira : « On n'épouse pas une aveugle. » Et quand le jeune homme, inspiré par son véritable amour, fera le geste que n'a jamais voulu faire son père : remettre l'infirmes aux mains des médecins, puis obtiendra sa guérison, le pasteur n'acceptera pas que lui échappe celle qu'il considère comme son propre bien. Pourtant, la jeune fille, dès l'instant qu'elle y voit, sait qu'elle aime Jacques, le fils du pasteur, et de sa reconnaissance pour l'un, de son amour pour l'autre, elle ne sera que par la mort délivrée.

La mise en scène et l'interprétation de ce drame cruel ont sensiblement modifié l'aspect général de l'œuvre.

La première et fondamentale différence, dont Pierre Blanchard n'est pas seul responsable, est dans la personnalité du pasteur Martins. Le film en fait un homme parfaitement conscient, presque dès l'origine, de son ignominie, cynisme même par instant et délibérément égoïste, alors qu'une lente évolution est indiquée par Gide, qui mène à l'évidence soudaine de sa passion, jusqu'à alors ignorée.

L'entrée en scène d'un nouveau personnage : la fiancée de Jacques, introduit un élément de rivalité entre les deux jeunes filles, qui est absent chez André Gide.

Enfin, il n'est fait aucune allusion dans le film à la conversion de Jacques au catholicisme et à celle de l'aveugle, après sa guérison, conversion par laquelle tous deux ont tenté de fuir le pasteur plus absolument et de s'unir contre lui.

Il y a d'autres différences de détail. Elles sont, en général, un enrichissement et jamais, en tout cas, ne sont nuisibles à l'œuvre. L'aspect profondément tragique de l'infirmité de la jeune fille est, en particulier, beaucoup plus sensible dans le film. On le doit, en grande partie, à Michèle Morgan.

Nous jugerons mieux plus loin du sens et de l'importance de ces modifications. Il est évident qu'on ne pouvait respecter davantage qu'une faible part de la pensée de Gide.

Ce qui nous a frappé tout au long de ce film, dont plusieurs scènes se passent à l'intérieur d'un temple et qui nous fait assister à quelques moments de la vie d'une église réformée, c'est l'absolu respect et l'honnêteté dont ont fait preuve les réalisateurs à l'égard de notre religion. Il est tout de même remarquable et singulièrement important que le cinéma, qui n'a jamais hésité à prendre un édifice du culte catholique pour un cadre de scènes plus ou moins profanes, et, souvent, pour un lieu de foire, ait abordé le sujet de la vie protestante avec un tact, une discrétion, un respect et une compétence qui sont inouïables. Tant d'erreurs, de fautes de goût, d'in vraisemblances, de mala-

dresses étaient possibles, qu'on reste émerveillé du sérieux avec lequel on a traité le thème de l'existence au sein d'une paroisse.

Ceci dit, qui ne concerne que l'atmosphère générale de l'œuvre, l'ambiance du drame, il faut en venir au point essentiel.

Plusieurs critiques l'ont déjà dit, d'autres le répéteront : le fond, la substance de ce film sont parfaitement huguenots. Le drame qui nous est ici présenté est caractéristique de la mentalité protestante. (Il n'est plus question maintenant du cadre, mais de la personnalité même des acteurs du drame.) Est-ce bien exact?

Le comportement du pasteur Martins lui est réellement inspiré par une certaine déformation de la foi chrétienne qui serait spécifiquement protestante? Et l'attitude des autres personnes nous autorise-t-elle à porter un jugement d'ensemble sur le protestantisme?

Pour répondre, il est nécessaire de recourir à une analyse plus

par H. ENGELHARD

détaillée de l'œuvre. D'examiner chacun des principaux personnages en commençant par le plus représentatif : le pasteur Martins.

Quels sont les traits dominants de son caractère?

Pierre Blanchard tient ce rôle, et son jeu a été l'objet de sévères critiques de la part de quelques-uns. Nous avons dit en quoi il s'écarte nettement du héros gidein. D'une très grande froideur, inaccessible à tout reproche, autoritaire, apparemment insensible et, en fait, d'une extrême sensibilité, dur, presque cruel, et assurément retouillé (le mot était inévitable), il joint à ces traits, qui sont bien conformes au héros de Gide, une grandiloquence, une emphase, un parti pris délibéré du mensonge, qui le sont beaucoup moins. Je ne discuterai point de son interprétation, dont je veux seulement dire qu'elle me paraît tout à fait valable et parfaitement vraisemblable, mais qu'elle n'enrichit en rien l'œuvre de Gide. Pierre Blanchard a pourtant un jeu théâtral et un côté séducteur un peu artificiels qu'il est permis de regretter.

Ce qui m'occupe est de savoir si un protestant peut se reconnaître dans le personnage du pasteur Martins tel que Pierre Blanchard l'a incarné.

Il m'est impossible de répondre négativement. Impossible, parce qu'il faudrait nier certaines déformations qui sont, hélas! courantes, de la mentalité protestante. Il faudrait nier que la froideur, la trop facile bonne conscience, la dureté et l'intransigeance, le refoulement, sont, quelquefois, les conséquences d'une éducation de tradition protestante, naissent particulièrement d'une certaine ambiance qui n'a plus de protestante que le nom peut-être, mais qui héritent cependant de la foi réformée.

Mais il ne m'est pas davantage possible de répondre affirmativement. Parce que, hors du climat réellement protestant de l'œuvre, qui est la survivance de l'origine d'André Gide, il s'agit là d'un drame qui est le résultat du péché contre un homme, et ce péché peut prendre des aspects bien différents, et



manifeste ou demeure secret, il dépasse le cadre de toute religion et laisse seul, en définitive, celui qu'il tient.

Non, l'amour du pasteur Martins pour la jeune fille qu'il a sauvée, cet amour qui n'est plus en rien la charité chrétienne, mais une possession égoïste d'un bien, n'est pas une conséquence de son appartenance à une église quelconque. Un autre aurait pu crier son amour sur les toits, l'étaler aux yeux de sa famille, il n'aurait évité aucune de ses conséquences.

Et le fait de mensonge auquel le pasteur a plusieurs fois recours n'est pas davantage une attitude protestante. Ce mensonge aurait pu également prendre une autre forme. Il reste qu'une situation comme celle-là ne pouvait éviter une certaine forme de mensonge.

Le personnage de la jeune aveugle engage beaucoup moins la condition protestante que le premier. Mais, au seul point de vue humain, il est absolument nécessaire de dire que l'interprétation de Michèle Morgan suffirait déjà à faire de ce film un chef-d'œuvre bouleversant. Aucun terme n'est suffisant pour exprimer l'extraordinaire émotion qui se dégage de la personnalité de cette jeune fille. La sensationnelle beauté de Michèle Morgan n'est qu'un de ses éléments. Jamais, jusqu'à ce jour, nous n'avons eu l'occasion de saisir aussi clairement l'effroyable condition de ceux qui ne voient pas. Et jamais Michèle Morgan n'a réalisé une aussi magistrale interprétation. Ses yeux, qui restent toujours ouverts et immobiles aussi longtemps qu'elle est aveugle, ses yeux qui retrouvent une mobilité surprenante et qu'elle sait fermer quand ils reçoivent la lumière, ses mains expressives infiniment, son visage hallucinant de morte sur la neige, sont impossibles à oublier.

De Jacques, il faut signaler l'excellente

interprétation par Jean Dessailly qui s'est tiré mieux qu'honorablement d'un rôle difficile de très jeune homme, écrasé quelque peu par l'autorité de son père.

Je dois encore parler de la femme du pasteur et de Piette, la fiancée de Jacques. De cette dernière en particulier, car un critique a remarqué qu'elle était un type parfait de protestante, et son interprète, Andrée Clément, l'exacte représentation de ce type. Andrée Clément sera sans doute très prochainement une des plus grandes actrices françaises, bien qu'elle semble faite pour un certain genre de rôles dont elle s'écarterait difficilement. Qu'on l'ait choisie pour incarner la fiancée de Jacques est une nouvelle preuve du génie qui a inspiré *la Symphonie pastorale*. Car il est parfaitement vrai que Piette soit très protestante et tout à fait certain que nulle mieux qu'Andrée Clément ne possède les qualités nécessaires à cette interprétation.

Une personnalité singulière, une vie intérieure très profonde, une sensibilité extrême qui, jamais, ne s'extériorisent, qui n'apparaissent en surface qu'imperceptiblement, une flamme intérieure derrière un mur de glace, une obstination et une honnêteté extrêmes. Tels sont les caractères du personnage de Jean Delannoy et, en même temps, ceux qu'on aperçoit chez Andrée Clément. Comment hésiter à reconnaître que ce sont des caractères nettement protestants?

De la femme du pasteur, il y a moins à dire, simplement que sa réaction devant l'attitude de son mari est la réaction normale d'une femme et d'une mère. Une femme terriblement aigrie cependant et une femme trompée avant d'être une mère. Et que Line Noro joue presque toujours juste.

Voilà ce que sont les partenaires du

drame, qui évoluent en milieu protestant. Le personnage principal est un pasteur, les autres témoignent de qualités et de défauts qui sont plus ou moins caractéristiques de leur milieu. J'ajoute que le film nous donne l'occasion d'entendre deux ou trois de nos cantiques, les plus beaux et les plus réellement nôtres. Est-ce une raison suffisante pour qu'on soit autorisé à juger le protestantisme, en général, d'après ce film?

Remarquons-le bien, c'est peut-être la première fois, en France, qu'il sera donné à un très vaste public d'entrevoir un aspect de cette religion protestante qu'il ignore en majorité.

Cela est grave. Car la tragédie humaine de *la Symphonie pastorale* n'est rien d'autre qu'humaine, et se trouve être précisément le résultat d'une totale infidélité à la foi évangélique. Le pasteur Martins n'est justement plus un pasteur dès l'instant que son amour devient son maître. Voudrait-on juger tous les protestants sur l'infidélité d'un seul?

Assurément, nous refusons d'admettre la légitimité d'un jugement d'ensemble sur le protestantisme à partir de ce film. Mais ce qu'on pourra juger ici, il faut le reconnaître, ce sont les déviations d'un protestantisme séparé de la Foi. Que ces déviations obéissent à une certaine constante, rien n'est moins douteux, et, en ce sens, le jugement porté aura un caractère de généralité.

A ceux qui sauront discerner cela dans l'œuvre de Gide et de Jean Delannoy, il est très possible que *la Symphonie pastorale* donne une idée moins défavorable de la religion réformée qu'on pourrait attendre. A condition, toutefois — insistons sur ce point — qu'on refuse de chercher une idée générale et profonde du protestantisme, dans ce cas particulier d'une infidélité protestante.